

Phénoménologie et foi chrétienne

Née dans une famille de commerçants juifs très religieux, Edith Stein perd rapidement la foi à l'adolescence, lui préférant une recherche intellectuelle de la vérité. Elève brillante, elle poursuit bientôt des études de philosophie, rejoint en 1912 Husserl, le fondateur de la phénoménologie, et devient même son assistante en 1916. Mais c'est dans le christianisme qu'elle trouve, selon ses propres mots, « la vérité », à laquelle elle adhère pleinement en recevant le baptême le 1^{er} janvier 1922.

Quels liens peut-on opérer entre le parcours intellectuel d'Edith Stein et la foi de l'Église qu'elle embrasse sans réserve ? Comment phénoménologie et foi chrétienne ont-elles pu se conjuguer en elle ?

La réponse ne paraît pas évidente quand on sait que la philosophie (et à plus forte raison le courant phénoménologique) présuppose une démarche purement rationnelle et autonome de l'esprit humain, alors que l'acte de foi suppose l'adhésion à une « vérité révélée » et implique donc une hétéronomie pour le croyant, qui accepte quelque chose qui ne vient pas de lui.

La rigueur de la démarche intellectuelle d'Edith Stein peut justement nous aider à penser les rapports qui existent entre la philosophie et la foi en refusant une position de rejet mutuel : le rejet par la philosophie de la foi, assimilée alors à de la superstition ; le rejet par la foi de la

philosophie, considérée comme une pente vers le subjectivisme et la négation de Dieu.

Par sa vie même, Edith Stein témoigne de l'absurdité de ces rejets, en nous montrant tout d'abord que c'est précisément l'attitude de probité intellectuelle encouragée par la phénoménologie qui l'a conduite à s'ouvrir à la révélation chrétienne. Nous verrons ainsi comment la méthode phénoménologique a non seulement été pour Edith Stein un chemin vers la foi, mais aussi, après sa conversion, un mode de réflexion privilégié pour parvenir à parler à tout homme (croyant ou non) de la nature et du destin spirituel de l'homme.

I

« Revenir aux choses-mêmes »

Ce qui a conduit Edith Stein à la phénoménologie, c'est l'idée partagée par Husserl que la philosophie devait se constituer comme une science rigoureusement fondée, qui permettrait ainsi l'accès à une vérité objective. Tous deux ont commencé par des études de psychologie, qui les ont rapidement déçus. En effet, la psychologie conduit rapidement à considérer que la pensée et le jugement obéissent à des lois naturelles et que la logique dépend donc de la nature de notre esprit. Le risque est donc le relativisme, qui considère que les lois logiques et les énoncés scientifiques ne valent que pour notre esprit, en ce qu'ils dépendent des processus qui les ont développés dans la conscience. Ainsi, rien ne garantit que nos connaissances correspondent à une réalité extérieure à nous.

C'est pour répondre à ces risques de scepticisme que Husserl s'est proposé de fonder la philosophie comme une science rigoureuse. Cela ne correspondait pas à une adhésion au scientisme, bien au contraire ; l'idée de Husserl était que les sciences spéciales ne rendent pas compte d'elles-mêmes et que c'est à la philosophie qu'il incombe de poser avec rigueur la question du fondement des sciences.

Le scientisme, qui consiste notamment à rejeter comme inexistant ce que la science ne peut expliquer rationnellement, est rejeté par la phénoménologie qui considère la connaissance comme un « recevoir ». Le fait que Husserl appelle à aller « vers les choses mêmes » a surtout

signifié pour Edith Stein une attitude d'ouverture et de réceptivité de la part du sujet connaissant.

Elle explique ainsi dans *La signification de la phénoménologie comme conception du monde* : « De Husserl, il faut dire que sa façon de guider le regard sur les choses elles-mêmes, et d'éduquer à les saisir intellectuellement en toute rigueur et à les décrire d'une manière sobre, fidèle et consciencieuse, a libéré (ses élèves) de tout arbitraire et de toute fatuité dans la connaissance et a conduit à une attitude cognitive simple, soumise à l'objet et de ce fait humble. Elle apprit aussi à se libérer des préjugés, à se désentraver de ce qui rendrait insensible à des intuitions nouvelles. »¹

Un nouveau recevoir

Si l'on veut connaître les choses telles qu'elles sont, il faut reconnaître que les contenus de l'expérience ne viennent pas de nous, que c'est l'objet, et non la structure du sujet, qui doit déterminer le savoir. Cette idée s'opposait alors à l'idée de Kant qui avait fondé sa philosophie de la connaissance sur la question : « que pouvons-nous connaître ? ». En dégagant les catégories de l'entendement propres au sujet humain (par exemple, la cause et l'effet, la nécessité et la contingence), Kant avait voulu montrer que notre esprit contenait en quelque sorte des « cases » qui nous étaient indispensables pour connaître : ainsi, seuls les objets qui pouvaient être appréhendés à partir de ces catégories pouvaient être rationnellement connus. La théorie kantienne de la connaissance partait du sujet. Ce qui a au contraire attiré Edith Stein vers la phénoménologie, c'est qu'elle a eu le sentiment que « la connaissance [y] paraissait être à nouveau un recevoir, qui recevait ses lois des choses et non pas comme dans le criticisme² une décision qui imposait sa loi aux choses. »³

1. Edith STEIN, *Phénoménologie et philosophie chrétienne*, présenté et traduit de l'allemand par Ph. Secretan, Paris, Cerf, 1987, p. 16.

2. Criticisme : renvoie à la philosophie de Kant, qui a cherché à passer toutes nos connaissances au « crible de la raison », à partir d'une analyse de celle-ci.

3. Edith STEIN, *Werke VII, Aus dem Leben einer jüdischen Familie*, Herder, Freiburg, 1985, p. 174.

PHÉNOMÉNOLOGIE ET FOI CHRÉTIENNE

En effet, pour Husserl il n'existe pas une conscience pure qui, une fois analysée, nous montrerait ce que nous pouvons connaître, mais la conscience est essentiellement visée intentionnelle, elle est toujours conscience *de* quelque chose, et c'est sur cette visée en tant que relation entre le sujet et l'objet qu'il faut porter l'attention, car elle est le *phénomène* qu'on cherche à connaître. D'où le terme de « phénoménologie » qui renvoie à ce désir de connaître ce qui se manifeste, ce qui apparaît à la conscience (du grec *phainesthai* : apparaître).

La théorie de l'intentionnalité de la conscience appelait donc à une attitude réceptive face au donné phénoménal, où le sujet ne semblait pas devoir imposer ses catégories de connaissance à l'objet. Ceci ne ramène pas pour autant à un empirisme⁴, les « choses mêmes » dont parle Husserl ne sont pas des choses singulières mais l'essence des choses.

La réduction eidétique

Afin d'atteindre une véritable connaissance de la réalité, il faut en effet, pour Edith Stein comme pour Husserl, accéder à l'essence des choses, à ce qui les définit de façon intemporelle et universelle. Pour cela, il convient d'analyser le sens des mots, en distinguant les différentes significations pour arriver progressivement à un sens précis pour chaque mot. Husserl fait appel à une « réduction eidétique » (réduction à l'essence), en faisant abstraction de l'existence et de l'accidentel pour rendre visible l'essence. C'est ainsi que la méthode phénoménologique permet d'analyser les notions sur lesquelles les sciences spéciales se fondent sans les interroger. Edith Stein cite par exemple les concepts de personne, d'Etat et de peuple, qu'utilise l'histoire.

Cette analyse des essences à partir de la signification nous renvoie aussi à une caractéristique primordiale de la phénoménologie : l'obligation de rechercher par soi-même, *ab ovo*,⁵ tout ce qui est nécessaire à la

4. L'empirisme affirme que nos connaissances ne viennent que de l'expérience, c'est-à-dire du contact avec le monde extérieur que nous permettent nos sens. Il refuse l'idée que puisse exister dans l'esprit humain des données ou des facultés indépendantes de l'expérience.

5. *Ab ovo* : mot à mot, « depuis l'œuf », c'est-à-dire depuis son principe (NdlR).

solution d'un problème, en n'utilisant aucune affirmation traditionnelle. Ceci peut expliquer pourquoi la phénoménologie est pour Edith Stein une méthode évitant tout préjugé : le chercheur doit toujours avoir un regard neuf face à ce qu'il étudie.

Par sa méthode même, la phénoménologie semble avoir pu être pour Edith Stein une voie vers l'accueil de la révélation chrétienne : en effet, c'est elle qui, comme Edith le répète souvent, l'a conduite à abandonner des préjugés rationalistes pour lesquels la foi ne pouvait être que superstition. La phénoménologie invite à regarder les phénomènes sans préjugé, y compris la foi et la vie de foi. Par ailleurs, la réhabilitation du caractère absolu de la vérité conduit la phénoménologie à rejoindre sur ce point la conception chrétienne de la vérité. C'est encore en phénoménologue qu'Edith Stein développe une réflexion sur la personne qui rejoint elle aussi le christianisme.

L'abandon des préjugés rationalistes

Le refus du scientisme se traduit chez Husserl par un combat contre la « naturalisation » de l'homme par les sciences : la psychologie considère l'homme comme un objet naturel d'investigation, et a tendance à oublier qu'il est aussi « sujet » d'une « vie psychique » qui se rapporte à l'environnement du moi. L'homme n'est pas le simple jouet de « causes » extérieures ou intérieures (comme la fatigue ou l'énervement par exemple). Il n'est pas que l'union d'un corps et d'un psychisme.

Selon Edith Stein, l'âme, qui est liée au corps, se transforme en une partie de la nature et est le pôle de nos habitudes et de nos modes de réaction typiques ; c'est ce que les psychologues appellent le psychisme. Mais toutes nos actions ne dépendent pas de cette relation psychophysique qui fait que nous agissons parfois par réaction, comme les animaux. Il existe ce que Husserl appelle la motivation, qui entraîne des actions pensées, voulues et libres, et qui vient du fait que l'homme est aussi un être personnel et spirituel.

La motivation ne peut opérer sans s'appuyer sur l'appareil causal de notre vie psychique, mais elle n'en dépend pas : elle s'explique par des connections de sens et non par des rapports naturels de causalité. Il convient donc pour Edith Stein de distinguer l'esprit (fondement de

la motivation), de l'âme et du corps qui dépendent d'une loi naturelle de causalité.

Ces distinctions sont faites par Edith Stein dans sa thèse *Zum Problem der Einfühlung*, soutenue en 1916, à une époque où elle ne songe pas encore à une quelconque conversion. Pourtant on peut voir combien une telle conception de la personne, fondée sur une réflexion strictement philosophique, rejoint la conception chrétienne, qui rejette aussi l'explication des comportements humains par un déterminisme causal, et insiste sur la nature spirituelle de l'homme qui est libre et responsable de ses actes.

Comment connaître autrui ?

Dans sa thèse sur l'*Einfühlung*, Edith Stein pose le problème de la connaissance d'autrui : comment atteint-on autrui en partant d'une théorie de la connaissance (celle de la phénoménologie) fondée sur l'intentionnalité, où l'attention est portée sur la relation du sujet à ce qui est saisi par l'intuition ? Comment puis-je être en relation avec l'autre sujet sans le considérer comme un objet, et en ayant conscience que, lui aussi, est un sujet qui vise intentionnellement ?

Edith Stein est ainsi conduite à penser l'altérité, et à insister sur le fait que nous ne pouvons opérer une saisie complète et adéquate d'autrui, de sa situation, de ses mobiles, et de son comportement. Il ne faut donc pas chercher à enfermer l'autre dans une idée que nous formons à partir de notre moi personnel.

Finalement, Edith Stein explique que l'*Einfühlung*, ce mode spécifique de connaissance d'autrui, comporte plusieurs niveaux. Au niveau des sensations, on se rend compte que l'autre est le sujet de vécus, et qu'il n'est pas un simple objet. On prend alors conscience que le corps de l'autre est aussi un point d'orientation qui lui donne une vision du monde différente de la nôtre.

On accède alors à d'autres conceptions du monde et à d'autres valeurs. L'*Einfühlung* renvoie ainsi à l'attitude d'ouverture sur laquelle on a déjà insisté : considérer l'autre comme une personne spirituelle, c'est accepter en lui quelque chose d'insaisissable par une rationalité scientifique. Il ne s'agit pas de lui appliquer des catégories, mais de

chercher à comprendre ses valeurs et le sens qu'il donne au monde et à ses actions.

Cette attitude d'ouverture semble avoir été primordiale dans le cheminement d'Edith Stein vers l'acceptation de la révélation chrétienne.

L'ouverture à la révélation chrétienne

A Göttingen, en plus des cours prodigués par Husserl, Edith Stein suit ceux de Scheler qui est pour elle, avec Husserl et Heidegger, à l'origine d'une des trois voies de la phénoménologie. Insistant encore plus sur la connaissance comme « recevoir », et sur une analyse sans préjugé de tous les phénomènes quels qu'ils soient, Scheler étudiait à leur source des relations non intellectuelles comme l'amour, la haine ou le repentir. Selon lui, on pouvait analyser philosophiquement les « phénomènes » qui semblent extérieurs à la rationalité comme ces relations non intellectuelles et l'attitude de foi (qu'il venait de découvrir à la faveur de sa conversion au christianisme).

Ses cours impressionnaient fortement Edith Stein et l'amènèrent à se poser de nouvelles questions : « Ce fut mon premier contact avec un monde qui m'était jusque-là profondément inconnu. Il ne me conduisit pas encore à la foi. Mais il m'ouvrit un domaine de 'phénomènes' près duquel je ne pouvais plus maintenant passer en aveugle. », écrit-elle dans *Vie d'une famille juive*.

La méthode phénoménologique comme ouverture aux « choses mêmes » avait donc donné à Edith Stein un état d'esprit refusant de n'accorder l'intelligibilité qu'aux sciences spéciales et acceptant de considérer le fait religieux comme un 'phénomène' à part entière, détenant en lui-même son intelligibilité propre, et à analyser pour lui-même.

Elle ajoute dans le même ouvrage : « *Ce n'est pas en vain qu'on nous a constamment inculqué que nous devons sans préjugé regarder les choses, rejeter toutes les œillères. Les barrières des préjugés rationalistes dans lesquels j'avais grandi sans le savoir tombèrent et le monde de la foi se dressa soudain devant moi. Des hommes avec lesquels j'étais journellement en relation, des hommes que je regardais avec admiration,*

vivaient dans ce monde-là. Il devait pour le moins mériter une active considération. »⁶

On voit ainsi que ce n'est pas la philosophie en elle-même qui a conduit Edith Stein à la foi, ce n'est pas une démonstration théorique de l'existence de Dieu qui l'a touchée. Cependant, la philosophie n'est pas étrangère à son parcours spirituel, elle l'a conduite à avoir un regard particulier face aux événements et aux personnes rencontrées.

Dans une thèse écrite en vue d'une habilitation pour le professorat, et publiée en 1922, elle décrit ainsi une expérience qu'elle nomme « *état de repos en Dieu* » et qu'elle pense avoir éprouvée après un temps de dépression, de perte de toute vitalité. On ressent alors comme une « *vie nouvelle* », une force qui ne peut venir de nous-mêmes. « *La seule condition d'une telle renaissance spirituelle, écrit-elle, semble être une certaine réceptivité qui est au fond de la structure même de la personne qui s'éloigne de tout mécanisme psychique.* »⁷ Ainsi, en refusant de limiter l'homme à son psychisme, Edith Stein s'ouvrait à toute expérience, même à celles qui lui paraissaient inexplicables, comme l'intervention d'une force extérieure à l'homme.

II

Thématisation du rapport entre phénoménologie et foi

On peut être surpris par tous ces traits qui, à travers la figure d'Edith Stein, rapprochent la phénoménologie de la foi chrétienne. Husserl, pour sa part, a toujours strictement séparé la foi de sa recherche philosophique. Dès la publication en 1913 des *Idées pour une phénoménologie pure et une philosophie phénoménologique*, Edith Stein, comme la plupart des autres jeunes phénoménologues, exprime une réticence face à certains passages. Husserl semble en effet abandonner l'ouverture à l'objet communiquant sa loi au sujet, mise en valeur dans les *Recherches logiques*.

6. Edith STEIN, *op. cit.*, p. 183.

7. *Beiträge zur philosophischen Begründung der Psychologie und der Geisteswissenschaften*, 1922, Niemeyer, Tübingen, 1970, p. 76.

En fait, Husserl ne s'attache pas tant aux objets qui existent autour de nous qu'à la façon dont une conscience se trouve en relation avec un objet. Il s'intéresse aux phénomènes, c'est à dire au mode de manifestation des choses dans la visée intentionnelle, sans préjuger de l'être ou du non-être des choses. C'est ainsi qu'il se sépare d'un réalisme trop confiant dans notre rapport à ce qui est et préfère porter l'attention sur ce dans quoi nous sommes toujours pris : l'acte de visée de la conscience. La méthode phénoménologique porte donc sur la conscience, qui est l'instance à partir de laquelle les phénomènes se donnent. La conscience semble alors devenir pour Husserl ce dont tout dépend, même le monde extérieur.

Distance par rapport au maître

Edith Stein refuse de suivre ici Husserl et insiste sur le caractère absolu de ce qui est, indépendamment de la conscience qui cherche à l'appréhender. D'un point de vue philosophique, la tendance suivie par Husserl est compréhensible dans la mesure où son objectif était de bâtir la philosophie comme science. Dans cette perspective, on se doit de chercher un domaine de certitudes indubitables ; or, il sera toujours possible de douter de la réalité de ce que nous percevons, alors qu'on ne peut douter du phénomène de la perception en lui-même. C'est pourquoi Husserl décide de se limiter à l'analyse de celui-ci, c'est-à-dire de la visée que la conscience opère sur les choses.

Pendant, en se limitant ainsi à l'analyse de la conscience intentionnelle, on prend le risque de ne pas parvenir à penser l'existence d'autres consciences, note Edith Stein. On voit ainsi comment des considérations strictement philosophiques la conduisent peu à peu à se démarquer de la pensée du « maître ». Ceci ne l'empêche pas de se considérer toujours comme une phénoménologue et d'utiliser son héritage phénoménologique dans sa manière de penser les rapports entre la philosophie et la foi.

De l'être fini à l'Être infini

Après sa conversion, Edith Stein a cessé pendant un temps ses recherches philosophiques, jusqu'à ce que le père Przywara l'incite à les reprendre en traduisant Newman puis Thomas d'Aquin. On retrouve

alors dans ses œuvres le même souci d'objectivité qu'auparavant. Ainsi, elle tient toujours à reprendre le problème à sa racine, avant de s'enquérir de ce que les autres en ont dit. Ceux qui, comme elle, sont « nés phénoménologues », sont voués « à la recherche objective directe » et ne parviennent « à *comprendre l'œuvre d'un autre esprit qu'à l'aide d'éléments qu'(eux) mêmes acquièrent par (leur) travail* », explique-t-elle dans l'avant-propos de *Etre fini et Etre éternel*⁸. Elle cherche alors à délimiter avec rigueur les concepts qu'elle utilise avant de prendre position face aux auteurs qu'elle étudie.

Edith Stein conserve aussi, particulièrement dans *Etre fini et Etre éternel*, la technique d'analyse objective des essences. Elle cherche ainsi, pour définir une essence (celle de la joie par exemple⁹), à dégager progressivement des cas particuliers ce qui constitue une unité, ce qui rend possible chacun d'entre eux.

Le plus souvent, Edith Stein continue à partir d'une analyse phénoménologique en examinant l'expérience humaine. Cependant, elle ne peut en rester là et, rejoignant par là la métaphysique classique, elle passe ensuite du fini à l'infini : si nous sommes des êtres finis, il lui paraît nécessaire de postuler l'existence d'un être qui soutienne notre existence, un être infini, que la raison elle-même nous enjoint de penser, Dieu. Ainsi, après sa conversion, Edith Stein n'abandonne pas la phénoménologie, mais elle considère qu'elle doit se dépasser en métaphysique.

Cependant, il semble que les pages qui peuvent nous apporter le plus dans le cadre d'un dialogue entre la philosophie et la foi, et entre croyants et incroyants, ne sont pas tant cette construction d'une philosophie qu'on pourrait appeler chrétienne mais celles qui invitent le philosophe à prendre en vue sans préjugé le « phénomène » de la foi.

Analyse phénoménologique de la foi

La philosophie se donne pour objectif de penser ce qui est. C'est pourquoi elle se doit de s'intéresser aussi à la foi, tout simplement

8. Edith STEIN, *Etre fini et Etre éternel*, Nauwelaerts-Belles Lettres, Louvain-Paris, p. 4.

9. *Ibid.*, p. 68 sq.

parce que celle-ci fait partie intégrante de la vie du croyant. Ainsi, parce que le philosophe croyant n'a pas à être écartelé entre philosophie et foi, mais aussi parce qu'elle pense qu'un dialogue est possible entre le croyant et l'incroyant, Edith insiste sur la nécessité pour la philosophie de se pencher sur la foi.

Cependant, à l'image de son propre parcours, il est important de montrer que la philosophie ne doit pas venir ici avec ses cadres, mais dans une attitude d'ouverture, en écoutant ce que la foi dit d'elle-même. Ainsi, le fait que la foi se présente comme une « *lumière obscure* »¹⁰ ne doit pas paraître absurde aux yeux de la philosophie, qui reconnaît les limites de la raison.

Pour Edith Stein, le philosophe doit comprendre que, s'il existe une divinité, elle ne peut pas être atteinte par notre mode de conceptualisation : « *Notre âme est incapable de se faire une idée de Dieu par le raisonnement discursif, d'avancer en ce domaine par une recherche raisonnée aidée de l'imagination.* »¹¹

Le philosophe doit donc pouvoir accepter que pour la foi, la divinité ne puisse être atteinte qu'en acceptant son mode de donation propre, que « *Dieu se communique à l'esprit humain selon la mesure et sur le mode correspondant à sa Sagesse.* »¹²

Surtout, la foi ne renvoie pas d'abord à une doctrine mais à la vie même. Le croyant n'est pas celui qui saisirait Dieu, mais qui est saisi par lui. Edith veut décrire cette expérience en partant de la vie quotidienne des hommes, afin de pouvoir dialoguer avec l'incroyant. C'est pourquoi elle approfondit ses recherches entreprises en phénoménologie sur la personne humaine.

Comme on l'a vu précédemment, on peut, par une réflexion strictement philosophique, montrer le caractère spirituel de l'homme. C'est pourquoi, Edith, dans *Etre fini et Etre éternel* notamment, part souvent d'une description de l'homme, pour conduire progressivement le lecteur

10. « *La foi est une lumière obscure, elle nous donne quelque chose à comprendre, mais seulement pour nous indiquer quelque chose qui nous demeure insaisissable.* » Edith Stein, *Phénoménologie et philosophie chrétienne*, Cerf, Paris, 1987, p. 145.

11. Edith STEIN, *La Science de la Croix*, p. 57.

12. Edith STEIN, *Phénoménologie et philosophie chrétienne*, p. 147.

vers la compréhension de ce que peut être la foi : « *Un paysage serein, un rire joyeux d'enfant, une parole encourageante peuvent éveiller une nouvelle vie dans l'âme* ». Le spirituel peut ainsi développer « *une force dispensatrice de vie* » du fait qu'il donne un sens aux choses.»¹³

Edith montre ainsi dans des exemples de la vie courante l'importance du spirituel, que ce soit dans des prises de décision, dans la façon de voir le monde, ou dans les relations avec autrui. Mais elle souligne surtout combien cette réflexion sur la personne spirituelle ne peut pas être une démonstration scientifique, dans la mesure où notre personne comme celle d'autrui gardera toujours un certain mystère.

Or, si on accepte l'idée que l'esprit humain a une force particulière, et que cette force n'est pas de l'ordre de la nature, la pensée d'une intervention divine qui ne soit pas explicable scientifiquement ne peut plus paraître absurde pour la raison. Cette intervention fait partie du vécu des croyants, et doit donc être prise en compte par la philosophie. C'est pourquoi Edith analyse aussi l'expérience mystique, car, écrit-elle, « *la mystique est la confirmation expérimentale de ce qu'enseigne la foi : la présence de Dieu dans l'âme.* »¹⁴

Edith Stein montre, par sa vie et son œuvre, en quoi la philosophie peut conduire à une attitude d'ouverture face à la Révélation. Il ne s'agit pas de démontrer philosophiquement l'existence de Dieu, mais de partir d'une étude de la personne humaine pour découvrir son caractère spirituel et sa capacité à recevoir. Ainsi, la raison humaine ne doit pas en rester à ses catégories, elle a la capacité de penser la « donation », l'arrivée de quelque chose qui la dépasse. C'est ce que des phénoménologues contemporains comme Michel Henry¹⁵ ou Jean-Luc Marion¹⁶ tentent, à la suite d'Edith Stein, de valoriser.

Laetitia MANCHON

*Laetitia Manchon est mariée et mère de famille.
Sous la direction de Philippe Capelle à l'Institut
Catholique de Paris, elle a écrit « Philosophie
et foi chrétienne chez Edith Stein ».*

13. Edith STEIN, *Être fini et Être éternel*, p. 431.

14. *Ibid*, p. 439.

15. Voir par exemple *C'est moi la Vérité. Pour une philosophie du christianisme*, Seuil, 1996.

16. Voir par exemple *Étant donné*, P.U.F., 1997.